

**Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Michel van Schendel,
Jean-Pierre Faye**

Hugues Corriveau

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2005). Compte rendu de [Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Michel van Schendel, Jean-Pierre Faye]. *Lettres québécoises*, (118), 42–43.

Paul-Marie Lapointe, *L'espace de vivre, poèmes 1968-2002*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 2004, 648 p., 34,95 \$.

Vivre la poésie

Paul-Marie Lapointe, poète immense et fondateur, continue d'être d'une modernité sans faille.

« **P**oésie écriture : machine à imaginer le monde par l'écriture » (« Fragments / illustrations », p. 615), voilà comment pourrait bien se présenter cette exceptionnelle anthologie qu'est *L'espace de vivre* de Paul-Marie Lapointe.

ÉCRIRE PAR DÉSIR

Ce long travail qu'il nous est proposé de parcourir de nouveau couvre les années 1968 à 2002, et ce, en 648 pages :

[...] dans la relation des phrases, d'autres mondes se créent. Ainsi sont mis à jour des poèmes, proses ou vers, de courts récits, un texte inépuisable où l'imaginaire infiniment se déploie. Chacune des phrases ne génère pas la suivante, dont l'origine se doit d'être étrangère, sinon le déroulement logique s'introduit, menaçant les possibilités d'ouvertures. Une gratuité totale, différente cependant de la dictée automatiste — en ce qu'il n'y a pas cheminement d'une pensée, dictée de l'esprit, dans ses propres éléments-mots —, doit présider à l'enchaînement, à l'écriture-lecture. (« Fragments / illustrations » [1977], p. 618)

Et de plus, avouons-le, c'est toujours magnifique. Je suis un admirateur passionné de Paul-Marie Lapointe depuis mes premières lectures, comme si ce poète avait su ouvrir devant lui la porte des mots, en jouer, s'y jouer, avec une liberté fort peu courante, nous montrant la voie du déferlement du sens, d'une certaine forme de magie qu'il faut savoir accompagner, en toute humilité, avec cette conscience des difficultés que l'aventure suggère.

MUSIQUE LIBRE

Ah ! La musique chez Paul-Marie Lapointe, voilà bien le secret de sa structure et de sa vitalité :

La forme d'improvisation particulière au jazz — ad libitum sur une structure donnée, linéaire et verticale — me paraît devoir exprimer de la façon la plus concrète la forme de la nouvelle poésie.

Sur le plan formel [...], la reprise d'un thème sur différents modes crée l'identité. [...] On retrouvera son chemin dans le poème à travers ses différentes phases et même les plus audacieuses, les plus excentriques, soit les plus imaginées et les plus lyriques, les plus éloignées du thème initial, par



des mots ou des phrases, proférés ou tus, [...] comme le jazziste se raccroche à la terre en repartant des mêmes séries d'accords ou d'une mélodie sous-jacente et constamment mère, pour créer son jazz et transmettre la parole, compte rendu, inventaire, colère ou prophétie. (« Notes pour une poésie contemporaine », p. 607)

Cette immense anthologie nous présente donc toutes les manières du poète. Ainsi, des *Tableaux de l'amoureuse* (1974) à *Bouche rouge* (1976) en passant par la *Transfiguration d'un Nô par la télévision* (1978) jusqu'au *Tombeau de René Crevel* (1979), retrouvons-nous cette manière unique de faire la nique à la linéarité au profit des associations libres, jouant autant du sens que des sonorités, en des vagues successives qui emportent l'adhésion : « le cœur de cette planète d'écriture / [...] est la figuration du monde » (*Bouche rouge*, p. 116). Lorsqu'il parle de John Coltrane, on croirait qu'il y a osmose entre le travail musical de l'un et le travail

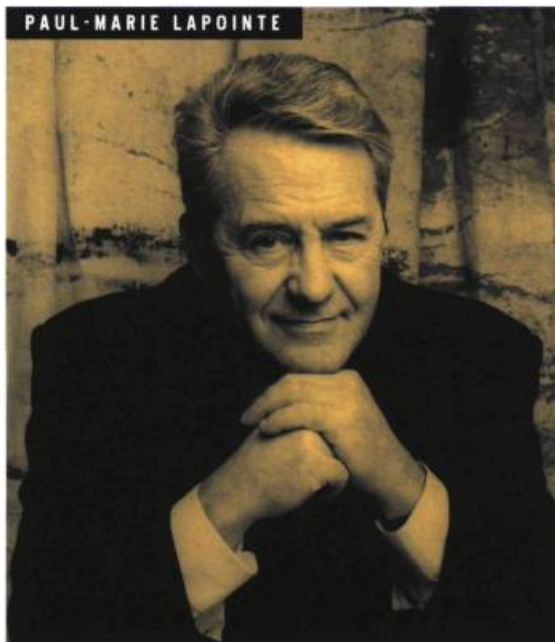
poétique de l'autre : « [...] l'extrême péril qu'il court à débrouiller l'audace et le cliché équivalait à lutter pour sa vie, en ce sens à recréer le monde [...] » (« Notes pour une poésie contemporaine », p. 608).

LUDISME SANS CONCESSION

Viendront ensuite les recueils imprévisibles, soit le monumental *écritures*¹ (1980) dont on n'a retenu ici que quelques extraits (soit 34 sur 888 textes et calligrammes répartis, en édition originale, en deux tomes), et *Le sacré*² (1998), recueil où le poète semble, à travers ses voyages et constellations, répondre en quelque sorte à son commentaire de 1960 : « Il y a, sur le plan des thèmes et de la forme, entre la poésie présente et celle du passé autant de différences "essentielles" qu'entre le pithécantrophe et l'astronaute de demain — fusée, costume et autres accessoires compris. » (« Poésie sociale et morale », p. 606)

FRAGILITÉ

Puis vient, en dernier lieu, cet ultime et très beau recueil, *Espèces fragiles*³ (2002) qui, sur un ton plus lyrique, convie à reprendre souffle avec le poète des profondeurs : « parmi les palmes d'éternité / vertes et lentes / et les paumes des morts / dont la chaleur sacrée façonne d'argile / ses petits hommes / ses dieux torrides » (« Île sèche », p. 517). En dernier ressort, c'est en grande découverte, l'âme conviée à l'aventure des mots et des sens, que nous appelle cette poésie forcément novatrice.



1. Voir Hugues Corriveau, « Mots croisés », *Spirales*, n° 13, novembre 1980, p. 3, col. 1-4.

2. Voir Hugues Corriveau, « Rituel et liturgie », *Lettres québécoises*, n° 93, printemps 1999, p. 40.

3. Voir Hugues Corriveau, « Fragilité de la vie », *Lettres québécoises*, n° 107, automne 2002, p. 34-35.

Roland Giguère, *Cœur par cœur*,
Montréal, l'Hexagone, coll. « L'Appel des mots », 2004, 80 p., 14,95 \$.

Réel amour

Le recueil posthume de Roland Giguère nous fait entrer dans l'essentiel sentiment qui a porté sa vie.

À MARTHE, L'AMOUREUSE



C'est sous le signe de la passion que s'ouvre *Cœur par cœur*, où, dans une forme très classique de l'éloge sentimental, Roland Giguère s'adresse à celle qui est tout: « écris-moi je t'aime / comme on commence un poème / sans savoir où va la vie / écris-moi c'est promis » (« Écris-moi », p. 12), dit-il à « M: [sa] capitale éclairée » (« M », p. 13). Comment ne pas être ému par cet acrostiche inattendu dans lequel le poète réussit à maintenir sa voix:

*Mer et marée mariées à merveille
Amande amère et amante amène*

*Rêve et réalité retrouvés à rebours
Tout tourne toujours autour du temps qui tangué
Heures heureuses sans histoire sans haine
Et l'éclair qui éblouit enfin l'éternité*
(« Marthe », p. 16)

« JOURS ET NUITS »

Le poète comprend bien que « la main sait toujours où elle va / dans l'âme blanche du papier » (« La main au cœur », p. 20) ; ainsi, dans la seconde partie du recueil nous offre-t-il un très long poème, « Au fil des jours », dans lequel se déploie toute la force de cette poésie. Nous y trouvons parfois « un mot rare qui erre / dans un flot de paroles / [alors] on n'a plus rien à dire / sur les jardins défaits / tout est dans l'ordre du temps / dans l'oubli du sable / dans la mémoire de la pierre » (p. 36). N'ameutons pas les bruits du monde puisque « la chaise de paille est pauvre / et s'endort dans le frêne » (p. 30). Appelé au recueillement, c'est avec précaution qu'on vient lire ces poèmes, car « les moments durent les mots vivent » (« À la faveur de la nuit », p. 46).

« MAIN D'ŒUVRE »

Ce qui nous mène, avouons-le un peu nostalgique, au premier poème de la troisième partie qui nous rappelle cette si célèbre « Main du bourreau [qui] finit toujours par pourrir », alors qu'ici le poète nous décrit une « main de gloire couronnée d'agates / main de taille et de coupe / main de cisaille et de burin / main de berceau / main de plomb pour suivre l'œil vif » (« Main d'œuvre », p. 50). Soyons certains, avec le poète, que « rien ne sera perdu de ce que nous aurons sauvé / de peine et de misère à force d'amour et de patience » (« Objets-énigmes », p. 65). Ce recueil nous donne l'occasion de renouer encore une fois avec un immense poète ; mais pour l'heure, laissons-le à son absence, car « la vie s'éloigne / et prend le large » (p. 38).

Michel van Schendel, *Poèmes de flèche et de plume*, et Jean-Pierre Faye, *Lou des forêts*,
Montréal / Pantin, Trait d'union / le TEMPS des CeRISES,
coll. « Vis-à-vis », 2004, 84 p., 19,95 \$.

Maraudage en forêt

Michel van Schendel et Jean-Pierre Faye jouent dans le paysage et dans les mots comme des enfants facétieux.

CACHE-CACHE

Nous sommes conviés à une très heureuse rencontre dans ce recueil de la collection « Vis-à-vis » que celle de Michel van Schendel et Jean-Pierre Faye. Tous deux aiment lutiner le vocabulaire. Enfin, quelque chose comme cela. Parlons d'abord du travail poétique de Van Schendel, éminemment ludique. Jeux de langage et de sonorité, essentiellement, ces poèmes nous offrent l'occasion d'une distraction en pays mobile et fuyant :

*onde bulle onde barre
onde l'onde mot nul
on passe à la ligne
barre à l'eau
coche mouche
une ride
roule poisson mou
l'eau de mer sèche* (p. 15)

Faut-il citer aussi cette autre « prune brune et rune / droit debout / sous le hunier » (p. 29) pour se convaincre qu'on est en pays joyeux ? Allons, Van Schendel nous avait prévenus : « j'ai lu toute la journée / les enfants dormeurs ont veillé / ils ont changé l'histoire / ils ont changé les mots / je peux aller ils raconteront » (p. 26). Et si pour une fois on avait l'âme à la fête, on en serait bien content. Car le poète se fait aussi, et pour la majorité des poèmes, conteur, comme dans ce dernier texte où il nous confie qu'« elle est allée pour un peu de farine / elle est allée pour un peu d'eau / elle est allée pour un peu d'air // [mais] la farine est moisie / l'eau est divisée / l'air est brisé [...] » (p. 41). Pour ceux qui aiment les pirouettes et cacahuètes !

ET JEAN-PIERRE FAYE, LUI ?

Mais il n'est pas en reste qui nous avoue que « Lou cependant / omet le temps / et met le chat / avant le plat » (« 14. », p. 72). Je vous dis qu'il s'en passe des choses dans ce recueil ! On y retrouve « bruit de forme et de fond dans les mondes / ça rage mais ça douce dans la peau / qui laisse pourtant passage et venture » (« 7. », p. 59), car « ça descend doucement d'outremont jusqu'à / atlanta et le bruit d'avions hier descendait / par goose bay et wabush et juujmark // en frôlant gaspésie et sherbrooke glissant entre wilmington et york » (« 2. », p. 48-49). Heureux qui, comme Jean-Pierre Faye, a fait de beaux voyages pendant lesquels il a rencontré sa Lou des forêts, mais cela, c'est une autre question.

